

6  
R/tp. 74 p  
par a. R.

# VÊPRES D'ÉTÉ

PAR

*Alfred ERNST*



PARIS  
IMPRIMERIE G. CAMPROGER  
52, RUE DE PROVENCE, 52  
—  
1894

Bibliothèque Maison de l'Orient



072819

Ch. Maurin Ch. L. Ruelle <sup>R/TP.74P</sup>



hommage. à l'auteur

Alfred Emery

## VÊPRES D'ÉTÉ

Rien n'est changé, et tout est changé. Quelques façades, sur la place, ont été recrépies, et les devantures repeintes en faux marbre; mais elles s'écaillent déjà, comme alors, semblablement griffées, charbonnées, éclaboussées par les gamins. Pourtant, sur les boutiques, je cherche inutilement les noms connus: tout au plus, parfois, sous les lettres du nom nouveau, mes regards retrouvent la trace des jambages familiers.

Les rues pauvres qui aboutissent à la place sont toujours ce qu'elles étaient alors — échoppes et maisons basses, seuils salis d'épluchures où jouent des enfants crasseux qui mordent dans du pain frotté d'ail, petites fenêtres où se montrent des femmes en camisole blanche, avec des yeux qui luisent sous les cheveux dépeignés. La grande rue large qui passe devant l'église, et qui va de la gare au centre de la ville, n'a pas changé d'aspect non plus. Par ce jour de clair soleil, de chaleur sèche, qui m'en rappelle tant d'autres, le même vent, aux mêmes carrefours, fait tournoyer les mêmes nuages de poussière.

La lente arrivée des fidèles à l'église. Comme je la reconnaissais, elle aussi, cette église, que le zèle obstiné d'un seul prêtre a dressée sur les terrains vagues de la butte, et dont toutes les pierres représentent des quêtes infatigables, des pèlerinages de demande par la France et l'Europe, et jusqu'en Amérique! Toujours inachevée, blanche toujours, elle élève un porche byzantin, cantonné de deux tours incomplètes, qu'abritent de provisoires toits de tuiles, en l'attente incertaine des futurs clochers. A l'intérieur, c'est une pauvreté touchante, si propre, si claire, si parfaitement blanche! des vitrages vert d'eau, à mailles de plomb, suppléent les verrières absentes; une couche de ciment, un peu inégale, tient lieu du dallage projeté. Seuls, le maître-autel et l'autel

de la Vierge, que fleurit d'ailleurs la piété des fidèles, témoignent d'un luxe sommaire et laborieux, où passent visiblement toutes les ressources de la fabrique, car la petite porte battante, à gauche de l'entrée principale, montre des hérissements de crin aux déchirures de la moleskine.

Oui, c'est bien la même chose qu'il y a vingt ans. L'enfant grandi qui franchit de nouveau ce seuil retrouve bien « la paroisse », l'église fraternelle, le grand chez-nous catholique, où les manies des uns, les prétentions des autres, s'atténuaient, se transformaient, par l'unité des rites et la convergence des prières, n'étaient plus, sanctifiées, que des tonalités différentes dans un cantique commun d'invocation et d'hommage. Les dimanches, et plus encore les jours de fête, on s'y voyait, on s'y reconnaissait — souvent sans se connaître, en l'ignorance des noms et l'accoutumance des visages.

Elle s'ouvre et retombe souvent, la petite porte usée. Chaque fois, dans la pénombre très claire et très fraîche de l'église, c'est une échappée de lumière vive, venant de la place, avec la chaleur de l'après-midi par bouffées, et les bruits lointains du dehors, et, tout près, des bouts de causerie sous le porche, un flux de paroles convaincues, que dramatise presque le débit local, aux volubilités chantantes. Dans le chœur, le curé achève par des recommandations son catéchisme de persévérance, devant quelques garçons et un groupe assez nombreux de jeunes filles. Près des fonts baptismaux — si humbles! — un enfant tire à deux bras la corde râpée de la cloche, dont les tintements s'envolent dans le soleil, sur la place, au long des rues, et vont hâter la démarche des dévotes attardées, jalouses de ne pas manquer la première antienne de l'office. Une à une, les étoiles des cierges s'allument au maître-autel.

*Domine, in adiutorium meum intende! Domine, ad adjuvandum me festina!* Je l'ai entendu, cet appel, dit, au faite des souffrances et de l'angoisse, par la plus chère des mourantes. Et cet appel fut exaucé. Il vient également à mes lèvres, pendant que le célébrant l'entonne, — appel de mes extrêmes faiblesses. Mais ici, au début de ces vêpres, il n'est que solennel, et même m'apparaît calme, moins chargé de supplication qu'affermi de confiance; tel le comprennent, je le sens, tel le répètent, en la fraîcheur reposante de l'église, les êtres simples qui m'entourent, à qui suffit l'existence quotidienne, et qui, paisibles, sans ambitions, ont remplacé le désir par l'habitude. Mais moi, avec quel accent douloureux je

l'ai jetée souvent, cette parole de détresse, clameur de l'humaine infirmité ! Aujourd'hui, inconnu de tous, je reviens pour une heure à l'église où je l'appris, en un temps où je ne savais pas l'injustice des hommes, l'impassibilité des choses, et surtout, surtout, le possible lamentable de ma propre nature. Le crierai-je encore demain, l'appel pour le secours, et comment ? lorsque, le cœur aigri, gonflé de révolte peut-être, je retournerai à la lutte — la lutte pour les mensonges de la vie ! Il serait doux de demeurer ici, aux brûlants jours d'été, priant, essayant de prier, écoutant du moins prier les autres, en l'enchantement des anciens souvenirs.

Les voici donc qui revivent, dans l'église pauvre et claire, les vêpres d'autrefois. La famille paroissiale était différente, il est vrai : je reconnais bien quelques vieilles femmes, toutes courbées et cassées maintenant, qui ont gardé les traits caractéristiques de leurs visages ; parmi les arrivantes plus jeunes qui passent près de moi et vont machinalement s'agenouiller à leurs places coutumières, je crois bien distinguer des ressemblances, mais mon souvenir hésite, reste douteux. Si vraiment elles m'ont vu enfant, si vraiment c'est à côté d'elles que cet enfant s'est prosterné jadis, ici, à la grille basse du chœur, elles ne le reconnaîtraient point aujourd'hui, en supposant qu'elles ne l'eussent point oublié. Il est plus changé qu'elles encore, il a vieilli plus vite qu'elles.

C'est l'office ordinaire de la Sainte Vierge, *Dixit Dominus, Laudate pueri. Lætatus sum...* Quelle grande paix en ces versets sonores, venus de l'antique Israël ! La loi nouvelle les a transfigurés pour toujours, les marquant de significations lumineuses et tranquilles. Le *Gloria Patri* et le *Sicut erat* retombent périodiquement, avec une joie sereine, après chaque énumération prophétique, tandis que le célébrant se découvre, que l'acolyte se lève, traverse le chœur, fait une génuflexion devant l'autel ; et toutes les têtes, dans l'église, s'inclinent légèrement, comme effleurées une seconde du souffle de l'Esprit.

Elle chantait, c'était elle qui présidait le groupe des chanteuses. Les psaumes ont gardé pour moi l'intonation, le timbre de sa voix pure, jamais retrouvée depuis. Les Anglais disent : *silversweet sounding*. C'est bien cela, mais c'est plus encore. Il faudrait un mot qui ajoutât, à cette douceur brillante de l'argent, l'éclat plus chaud de l'or. Et ce ne serait pas assez. La vibration de sa voix, si délicieusement fémi-

nine d'une part, si ample et généreuse d'autre part, était forte et veloutée à la fois, claire, dorée dans le registre supérieur, avec, en bas, de vraies notes de contralto. Elle ignorait tout de la musique ; elle ne savait pas chanter ; et pourtant, dans la plénitude du terme, elle *chantait*.

On a fini le psaume *Nisi Dominus* ; voici la sublime action de grâces : *Lauda, Jerusalem, Dominum, lauda Deum tuum, Sion*. Aussi nettement que si elle était près de moi, j'entends en mon souvenir sa façon spéciale de détacher les *t* dans les mots et de les accentuer ; oui, c'était surtout en ce passage : *Quoniam confortavit seras portarum tuarum ; benedixit filiis tuis in te . .*

Que tout cela est loin ! Avant d'entrer à Saint-Martin, je regardais, à l'autre bout de la place, la maison qu'elle habitait avec ses parents ; cette boutique de menuiserie, occupée aujourd'hui par des inconnus ; et les fenêtres de cette grande pièce où bravement, saintement, la jeune fille, aidée d'une sœur cadette, faisait son dur métier de repasseuse. Quelquefois je l'ai aperçue devant sa porte, une minute, — certain jour entre autres où elle sortit, tout courant, pour embrasser un bébé que tenait une de ses amies ; et ce geste rapide, gracieusement emporté, cet élan spontané qu'elle eut ainsi, toute rose, dans un grand remous de sa robe beige où parut un éblouissant éclair de jupon blanc, est, je crois, le seul où j'aie entrevu en elle la femme, sans qu'elle cessât d'être pour mon imagination la sœur aînée, celle que jamais le désir n'effleura.

Elle était mieux que belle, jolie. Jolie toujours, belle parfois, jolie et belle comme on l'est encore dans le peuple. Ou plutôt, il me semble qu'elle était ainsi, car trop de choses ont changé en moi, et je ne sais plus bien. Du reste, j'entends sa voix plus nettement que je ne distingue ses traits. Voici l'*Ave, maris stella* qui s'élève, los mystique à la Vierge sans pareille, *Virgo singularis*. Comme c'était autre, quand elle chantait ! Comme la voix du chantre est rude et grossière aujourd'hui ! A gauche, près de la chaire, sur des bancs, il y a des orphelines en robe grise, avec une pèlerine noire que coupe un ruban bleu ; gardées par des sœurs de Nevers, ce sont elles qui répondent, de leurs voix blanches, pointues et tremblées. *Mites fac et castos*... Oh ! c'est bien la prière qu'il faudrait redire chaque jour, dans nos affreuses déchéances, nous qui nous débattons entre les colères de l'orgueil et les fièvres de la luxure ; *Mites fac et castos* ! Délivrez-nous de la haine, — et délivrez-nous du

désir ! *Mites fac, et castos !* La voix de Marie — elle aussi avait nom Marie — monte, éclate, plus vibrante à mon oreille que jadis, voix de clarté dans les ombres où je lutte, voix guerrière de l'Ange qui proclame la victoire.

Maintenant, je ne sais plus où elle est. On m'a dit seulement qu'on la croyait mariée ; mais on n'a pas su m'indiquer la ville où elle habite, le nom nouveau qu'elle porte, le nom qui, chaque jour, à travers la fuite continue des événements, efface plus complètement l'ancien nom, le nom familier, humble, vulgaire, où se manifesta pour l'adolescent l'Idéal inatteignable. Eût-elle conservé ce nom, la pauvre petite ouvrière très glorieuse devant Dieu, je ne saurais pas davantage *qui* elle est aujourd'hui. Et si, par un miracle, je devais la rencontrer encore, nous ne pourrions sans doute nous défendre, l'un et l'autre, de désillusions momentanées, forcément douloureuses — pour moi. Et, après comme avant, le passé demeurerait seul, irréel et pur, vrai pourtant.

Mais je ne l'ai jamais revue, depuis l'exode définitif vers les hasards, les épreuves qui mûrissent et meurtrissent, les bonheurs nouveaux sans doute, mais aussi, mais surtout, l'enchaînement incessé des souffrances. Et je ne la reverrai jamais qu'en rêve, la sœur aînée apparue devant l'autel, en la familiale paroisse où j'ai prié, où j'ai pleuré mes premiers deuils.

De très loin en très loin, toujours pendant les grandes tristesses, et aux crises mauvaises où l'âme risque de sombrer, elle revient quelques instants. Alors, la nuit, parmi les visions d'un trouble sommeil, une clarté se fait graduellement, la voix de lumière se rallume, monte, comme une étoile d'or sur des bois de ténèbres, dans la défaite des nuages nocturnes. Des scènes confuses hantent mes songes, illogiques, inquiètes, mais la silhouette de Marie s'y dessine ; elle se précise, elle approche, elle passe, souvent sans que je puisse voir son visage, et toujours sans parler.

Au matin de la Saint-Jean, quand s'est évanouie l'extase du *Morgentraum*, Hans Sachs dit à Walther : « Ami, croyez-moi — c'est en nos songes que se révèle à nous la meilleure, la seule vérité de nos illusions. »

C'est que vraiment elle est morte pour moi, aussi réellement que si ce qui fut sa forme visible était dispersé dans les floraisons du renouveau, dans les souffles du printemps. Morte, c'est-à-dire sans lien terrestre avec moi ; morte, c'est-



à-dire, pour ma pensée, déjà hors du temps et de l'espace. Vivante par conséquent, à jamais, aussi réellement que vivent aujourd'hui tous mes aimés, depuis qu'ils se sont endormis dans la lumière, sur la parole du Christ.

On chante près de moi : *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles*. Ce sera un jour la glorification de ceux qui ont souffert, le resplendissement des existences cachées, la destruction de tout ce qui a été fort, éclatant, orgueilleux, et cela, non pour le malheur des puissants, mais afin qu'ils deviennent dignes de la miséricorde. Et il en sera ainsi dès l'heureux jour de la mort.

Toute de labeur et de ferveur, elle fut vouée aux tâches pesantes, aux humbles sacrifices consentis, offerts, et ratifiés là-haut. Qui le sait pourtant, qui l'a vue ? qui l'assista dans ses années de jeunesse ? qui salua ses renoncements ? quelque un peut-être, quelque un certes, qui la connut, qui l'aima, une âme sainte entre toutes, appelée à de supérieures souffrances, et qui vient de partir, marquée du signe de l'Agneau, en une veille d'Assomption. Oui, *celle-là*, mais ce fut peu de temps, parmi les deuils, et sans même pouvoir le lui dire...

Un mouvement se fait dans l'église ; les fidèles assis s'agenouillent : c'est le *Salve Regina*, que l'on chante tous les dimanches après la Pentecôte, et jusqu'à l'Avent, à vêpres. L'antienne de gloire, implorante, s'élève de la vallée des larmes vers les montagnes de la grâce, les cimes « d'où descendra vers nous le secours », et que vont dorer bientôt les rayons du couchant. Il est beau, ce cycle des liturgies, beau comme le poème quotidien des heures, comme le poème annuel des saisons !

Et tous les Mois de Marie me reviennent en mémoire, avec les mélodies naïves de leurs cantiques — si banales, restées si chères néanmoins ! — et ce verset surtout, *Tota pulchra es, et macula non est in te*, qu'elle chantait fréquemment. Mozart a écrit un choral : « Combien délicieuses sont les heures du soir ! » Délicieuses et tristes, d'une extraordinaire solennité. Si, je l'ai revue, une fois... Ce fut dans la tristesse du soir, dans la mortelle douceur de l'adieu au monde. Elle était prosternée, toute blanche, devant une image de la Vierge, en ce val de la Wartburg où Tannhæuser sanglote l'éternelle misère du cœur humain.

Le pèlerinage de l'erreur et de la souffrance, nous l'accomplissons tous. Parsifal lui-même l'a fait. Comme lui, las,

découragés, nous revenons à la terre bénie où nous avons passé autrefois, dans la fougue ignorante de notre jeunesse, regardant, entendant sans comprendre. Heureux si, comme lui, nous sûmes garder à notre droite, inviolée, sans l'avoir exposée aux luttes avilissantes, aux conflits des périssables désirs, l'arme sainte qui nous fut remise, le Verbe de vérité, *des Grales heil'ger Speer* ! J'entends sonner le motif assombri, lourd de toutes les déceptions éprouvées ; hier soir, à la nuit close, je passais par les rues de la petite ville, où tout le monde me connaissait jadis, où personne maintenant ne me connaît plus, et ce motif m'accablait de son rythme lugubre. Pourtant, c'est ici ma patrie, c'est la terre de mes souvenirs ; mais qui s'en inquiète, et qui suis-je désormais parmi ces vivants ? Le motif retentit dans le silence ; il ne s'achève point, il n'a point d'écho.

Parsifal, retournant à Montsalvat, y était attendu par le Gral : prédestiné aux miracles suprêmes, il avait marché, sans le savoir, et par les sentiers de l'épreuve, vers le royaume de Dieu, la demeure de la Paix, le tabernacle de l'Amour. Et nous, et moi, hélas ! personne ici ne m'attend.

Le salut est commencé. On dirait que les cierges brillent d'une clarté plus ardente. Elle, la sœur d'élection évoquée par le souvenir, elle est toujours là, mais tout près maintenant de la grille basse du chœur. De quel blasphème inconscient s'était donc obscurcie ma pensée ? Le Gral m'attendait, moi le dernier de ses serviteurs : le Gral véritable est ici, Symbole et Réalité tout ensemble. Le tabernacle s'ouvre, l'ostensoir fulgure, voici l'Hostie.

Dans le rêve qui m'accompagne, la voix de Marie s'élève encore. Je la reconnais, sa voix, nette comme si elle était seule, parmi le chant unanime des fidèles : *Adoro te devote, latens Deitas*. Elle est à genoux, là, j'en suis sûr, avec tous les aimés. En l'hymne d'adoration à Jésus, elle dit la strophe de la jeunesse et de la beauté. Comme autrefois, la chaleur croissante des cierges, le parfum montant de l'encens et des fleurs, sa ferveur enfin, cette ferveur d'ange que je vis un jour sur son visage, tandis qu'elle revenait de la Table divine, font sa joue plus rose et ses yeux plus brillants. Mon cœur d'alors, mon cœur d'adolescent renaît dans ma poitrine : moi aussi, à deux genoux, je vous adore, Dieu voilé, Dieu présent, qui seul avez les paroles de la vie éternelle. Demeurez avec moi, Seigneur, vous que je viens de retrouver. Déjà il se fait tard, le soleil décline ; voici le soir qui tombe ;

*advesperascit...* Demeurez avec moi, pendant mon pèlerinage à travers le monde des apparences ; et que je sois devant vous comme elle fut jadis, en ces jours qui ne doivent pas revenir.

Le tabernacle s'est réfermé ; l'office est fini ; l'enfant de chœur éteint l'un après l'autre les cierges de l'autel. Lentement, l'église se vide. Je suis seul. Une faible odeur d'encens s'évapore dans le silence de la nef. Des poussières d'or flottent en un rayon de soleil, glissant des vitrages comme l'adieu de la lumière.

ALFRED ERNST.

